

Swift, tiendra toujours une place distinguée parmi les Ecrivains qui se sont attachés à la satire de l'espece humaine.

(*Journal Encyclopédique, ou Universel.*)

*VAN der Bevalkerung, &c. De la Population ; Paradoxe. Sans lieu d'impression ; in-8vo, 1776.*

**L**A population fait la richesse & la force des Etats ; on l'a dit & redit cent fois ; mais les Gouvernemens n'ont pas encore pris des moyens sûrs pour la favoriser. Montesquieu a comparé la population actuelle de l'Europe, avec celle qui existoit du tems de Jules-César ; il y a trouvé une différence incroyable, & il l'a attribuée à l'institution des ordres Religieux & au célibat des Prêtres. Un Ecrivain Allemand, dont nous avons fait connoître l'ouvrage dans un de nos Journaux, (\*) a donné, à sa manière, un moyen d'augmenter la population en abolissant le Célibat monastique. Un autre Auteur, de la même nation, développe aujourd'hui un projet pour soulager les peres & meres, chargés d'une nombreuse famille. Il a eu soin de prévenir que c'est un paradoxe. Il a sans doute cru que c'étoit un titre de plus

(\*) Juillet, 1776, page 87.

## 91 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

auprès de bien des Lecteurs ; sans cela il ne l'auroit pas livré à la presse. Au reste, c'est un véritable paradoxe qu'on propose ici.

L'Auteur considère que si la population est un fardeau pour ceux qui y contribuent, elle ne peut être durable ni avantageuse : il auroit dû dire plutôt qu'elle ne peut prendre aucun accroissement. Ce n'est pas assez, continue-t-il, de prêcher aux citoyens : mariez-vous, donnez des enfans à l'Etat ; il faut leur procurer les moyens de subsister dans l'état auquel on les engage, sur-tout, si cet état entraîne indispensablement après soi des dépenses auxquelles l'industrie ne sauroit subvenir. A la campagne, à moins que le Payfan ne gémissé sous la plus forte oppression, une femme & des enfans ne sont point à charge ; ils travaillent, ils tiennent lieu de valets & de servantes. Mais il en est bien autrement dans les Villes ; & c'est à elles que l'Auteur donne plus particulièrement son attention. Il fait une longue description des dépenses de luxe, auxquelles la femme & les enfans d'un Artisan, d'un Marchand, sont assujettis ; & il observe que ces dépenses nuisent à la population ; car, dit-il, il est tout naturel qu'un homme, qui, demeurant seul pour vivre aisément & agréablement, soit par son travail, soit avec des revenus médiocres, & qui a sous ses yeux une foule d'exemples des martyrs du lien conjugal, n'aille pas s'embarquer dans une semblable galere. Une Ville peuplée de familles, de l'ordre de celles que nous venons de dépeindre, n'of-

fre rien moins qu'un spectacle attrayant; & le Spectateur demeure dans le célibat.

Pour remédier à cet abus, l'Auteur ne propose pas des loix somptuaires qui n'ont presque jamais d'effet. Il ne propose pas d'encourager le commerce, ni l'agriculture, ni les arts, par l'établissement des Manufactures, ou par la concession des terres incultes; tous ces moyens ont déjà été indiqués par des Philosophes; & ce ne sont point des paradoxes. Voici donc celui que l'Auteur propose: il n'y auroit, dit-il, d'autre remède, que de déclarer à ceux qui se marient, que l'État se charge de leurs enfans, & que plus ils en auront, plus ils seront censés bons citoyens. Alors les frais d'entretien se bornant au mari & à la femme, on se tireroit plus aisément d'affaire dans un ménage, & l'on n'auroit aucun souci pour sa famille, sur-tout si l'État pronoit des arrangements en vertu desquels les enfans reçussent une bonne éducation & fussent rendus propres à ce qui leur conviendrait le mieux. C'est à développer le plan d'un semblable établissement qu'est employé cet ouvrage, qui, probablement ne sera pas réfuté; car l'Auteur n'a pas même pris le soin d'indiquer un moyen de finance, quelconque pour subvenir à une charge de cette importance. On voit clairement que l'État seroit obligé de lever des impôts sur les citoyens, au moins nous ne soupçonnons pas d'autre moyen de fournir à une dépense si immense; & dans ce cas, ce que les citoyens gagneroient d'un côté, ils le payeroient de

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
l'autre. Ne vaut-il pas mieux leur laisser la  
douceur & la gloire d'élever leurs enfans sous  
leurs yeux ?

( *Gazette Univerfelle de Littérature.* )

---

*DE l'Architecture*, par J. F. SOBRY. A  
Amsterdam; & fe trouve à Paris, chez  
Couturier Fils, Libraire, Quai des Au-  
guftins. *in-8vo*, de 211 pages; prix 2 liv.  
8 f. 1776.

**C**Et abrégé d'Architecture confidérée en  
grand, eft le Discours que M. Sobry destine  
à accompagner un grand Recueil *in-folio*, des  
plus beaux defins d'Architecture, représentant  
les différens ordres, les regles de construc-  
tion & de décoration, les Ornemens de sculp-  
ture, les Temples, les Palais, les Jardins, les  
Meubles, &c. avec des exemples tirés de tous  
les fiecles & de tous les pays. L'Auteur s'eft  
proposé de donner un Traité d'Architecture  
plus adopté à nos ufages que ceux de Vitruve  
& de Perrault, fon Commentateur, qui joi-  
gnit à la précision des regles de Vignole, les  
développemens néceffaires pour faire sentir  
l'efprit de cet Art, qui fût débarrassé de par-  
ticularités trop menues, & qui fût un rudi-  
ment de l'art de décorer. On y trouve sous  
un feul point de vue, tout ce que l'Architec-  
ture a de regles générales & particulieres;